

Regards jetés en arrière

Autor(en): **Elie, Eva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier**

Band (Jahr): - **(1932-1933)**

Heft 14-16

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-732362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Regards jetés en arrière

En remerciant tous nos lecteurs de leur attachement à L'Effort Cinégraphique Suisse, nous leur promettons récemment quelques surprises. Voici la première : nous nous sommes attaché la collaboration de Mme Eva ELIE, l'ancienne Directrice de Ciné, la plus belle revue cinématographique qui ait existé en Suisse. Tout en souhaitant à notre ancienne concurrente la bienvenue, nous aimerions lui dire ici même toute notre gratitude pour avoir bien voulu unir ses efforts aux nôtres, malgré de très vives polémiques antérieures. Ce trait montre bien la probité journalistique de Mme Elie, qui a toujours été au premier rang des pionniers de la cinématographie suisse.

Chacun connaît la compétence de Mme Eva Elie. Au moment où cette si aimable journaliste nous déclare apporter tout son enthousiasme à L'Effort Cinégraphique Suisse, nous tenons à rappeler ici même une partie de l'immense activité de notre confrère :

Depuis 1923, Mme Eva Elie a collaboré à Cinémagazine, Ciné-Ciné pour tous, On tourne, Cinémonde, Le Mondain, Les Lectures du Foyer, Le Genevois, etc., etc. De plus, elle dirigea la magnifique revue Ciné, fondée à Genève en mai 1926 par MM. Elie et Pisteur, professeurs, et qui vécut trois ans avant de disparaître, victime d'un luxe beaucoup trop grand pour notre petit pays. En collaboration avec M. Elie, elle écrivit ce beau volume, richement illustré, intitulé Cinémaoulie, que possèdent sans doute tous les cinégraphistes aimant un texte gai, plein de bon sens et de pittoresque.

Sous le patronage de Ciné, Mme Eva Elie organisa de nombreuses séances d'art cinématographique, entre autres la présentation — innovation pour l'époque — du premier film sonore, « La Valse de Méphisto », film inspiré par le morceau de virtuosité de Liszt, celui-ci accompagnant le film en parfaite synchronisation, par le Welte-Mignon (piano mécanique), et la venue à Genève du « Vieux Colombier », de Paris, avec son directeur, M. Tedesco, qui, en compagnie de Jean Renoir et Catherine Hessling, donna la primeur de « La Petite Marchande d'Allumettes ». Rappelons aussi à l'actif de Mme Elie les séances de Cinéma pour tous, dont l'apparition du sonore vint interrompre — pas pour longtemps encore certainement — le magnifique succès.

Enfin, Mme Elie s'est vu confier par notre grand confrère L'Illustré une chronique cinématographique régulière du plus vif intérêt. Ajoutons encore que Mme Elie collabore à la Revue internationale du Cinéma éducateur, organe de la Société des Nations, où certaines de ses suggestions, par exemple « Les films de guerre peuvent-ils être vus par les enfants », suscitent, de la part de son directeur, des enquêtes mondiales.

* * *

Nous osons donc espérer que, durant l'année 1932, loueurs et exploitants voudront bien nous maintenir leur si grand appui, en constatant que, de notre côté, nous groupons toutes les compétences pour donner à notre Effort Cinégraphique Suisse toujours plus d'intérêt. Et que chacun trouve ici nos meilleurs vœux.

Jn. HD.

Si un sculpteur ou un peintre, à la recherche d'une idée originale, s'avisait de représenter l'Art septième sous une apparence humaine — comme, autrefois, les Grecs créèrent les Muses personnifiant les Arts — nul doute que cet artiste ne prête alors au cinéma les traits d'une femme. Comment concevoir, en effet, la dernière Muse, ou la Nouvelle idole, sinon sous l'aspect d'une de ces filles d'Eve, sphinx modernes, au caractère multiple et changeant ? Semblable à ces créatures attachantes par leur diversité, le cinéma — auquel ses inventeurs attribuèrent le genre masculin — se montre tour à tour plaisant et sérieux, triste ou gai, frivole, profond, léger, morose, ange ou démon, tout ce pour quoi l'on aime ou l'on déteste une femme... et le cinéma. Hé quoi ! dites-vous, il y a donc des gens qui le détestent ?... Il s'en trouve. Mais qu'importe si, selon les psychologues avertis, haïr, c'est aimer encore !...

Apparemment, le directeur de ce vaillant « Effort Cinégraphique Suisse » sait-il que je l'aime, ce cinéma, pour la cause duquel il se dévoue lui-même avec tant de verdeur juvénile, puisqu'il me demande d'établir, en toute impartialité comme il se doit, une révision des films de l'année. Tâche délicate. Les beaux films... je crains d'en oublier, ils furent si nombreux. Les mauvais films... Ah ! ah ! il y en eut donc de mauvais ? Il se peut ; je ne l'affirme pas. Ce film qui me déplut — non dans la totalité de ses milliers d'images, où il se trouve toujours des « instants de beauté », mais par certains détails qui me choquèrent — ce film a ravi d'aise ma voisine ou mon voisin. Et cela peut suffire à troubler un jugement. Dans le doute, recommander la sagesse des nations, il est préférable de s'abstenir. Suivons donc ce conseil.

D'autant qu'en cette période où l'une des quatre humeurs de Galien, la bile noire, se gagne comme une maladie contagieuse, pourquoi jouer de surcroît les rabat-joie et, coiffant le bonnet pointu, ajustant les lunettes à vues courtes, vouloir affirmer, catégorique et absolue : « Ceci est mal !... Ceci est exécration !... » A cette formule massive, j'en préfère une plus avenante, surtout plus simple : « J'aime », ou « J'ai beaucoup aimé »... Ne pensez pas à mal, et permettez que je m'explique.

* * *

J'ai beaucoup aimé *David Golder*, que d'aucuns trouveraient sans doute trop rude pour leurs nerfs sensibles. Ce film se classe en ma mémoire comme une œuvre où l'emprise dramatique, par le reflet des passions sur les visages et par les accents des protagonistes, prouve à quelle puissance émotive peut atteindre un film doté d'un scénario captivant et d'acteurs de tout premier ordre, dirigés par un metteur en scène de talent.

Dans le même « rayon » psychologique, comment ne pas évoquer l'émouvant, le délicieux *Jean de la Lune* — en dépit d'une scène un peu languette, à mon avis, celle du Moulin-Rouge. Ainsi donc, voici établie la preuve que ce « théâtre filmé » — car son sujet est emprunté à la pièce de Marcel Achard — peut devenir une manière de petit chef-d'œuvre, par le talent d'interprètes remarquables — oh ! ce Michel Simon ! — et d'un metteur en scène qui, s'il s'appelle Jean Choux, confirme ce jugement de Jacques Feyder : « Toutes les œuvres littéraires, théâtrales, musicales, sont ou peuvent être rendues visuelles... Mais pour cela, il est indispensable d'avoir l'esprit du cinéma. »

Cet esprit, comme tout esprit, souffle où il veut et, conséquence du talent qui charme et enchante, les foules en subissent le vigoureux ou subtil empire. Témoin cette griserie musicale, nouvelle formule d'opérette cinématographique, qui s'appelle *Le Chemin du Paradis*. Cette incontestable réussite donne naissance à d'autres films de la même veine, tels que *Princesse, à vos ordres !* qui dépasse, à Genève, sa cent cinquantième représentation, puis *Le Congrès s'amuse*, dont Jean Fayard, dans « *Candide* », loue la reconstitution de la Vienne d'autrefois, celle des parades militaires, des valseuses amoureuses, de la galanterie, enfin *Calais-Douvres*, où la délicieuse Lilian Harvey, héroïne des trois autres films précités, se mue en sirène et tout au long mène le jeu avec une verve et des mines endiablées.

Un autre genre d'opérette — à la française, celui-là — se révèle avec *Le Million* de René Clair. On y retrouve le procédé de la poursuite, cher à Labiche (ici, recherche d'un billet de loterie ; là, d'un chapeau de paille d'Italie)

et l'esprit mordant de l'heureux réalisateur de *Sous les Toits de Paris* qui dénonce, dans *Le Million*, le ridicule des scènes d'amour au théâtre où, comme le constatait naguère Martin Eden, alias Jack London, Juliette ou Marguerite pèse... cent kilos, tandis que le ténor, « avec sa figure huileuse, son torse trapu et ses jambes trop courtes », prend des poses plastiques en poussant la romance.

Voilà pour le sourire. Pour le rire plein, abondant, irréprensible, remercions Georges Milton de nous en avoir fourni la forte dose avec *Le Roi des Resquilleurs*, ce personnage tout rond, cocasse, débrouillard, sentimental, type du camelot parisien, au bagout riche en ressources et en réparties, cousu de malice et sans méchanceté. Surtout à une époque de crise, de mines longues et sinistres — passez donc rue Calvin ! — ce film doit être considéré



Une scène de *Ma cousine de Varsovie* avec Liane Haid.
(Elite-Films.)

comme un bienfait des dieux — de ceux du cinéma, bien entendu. Payer sa place au prix modique et quitter le spectacle ragaillardi avec, aux lèvres, des chansons qu'on fredonne malgré soi : « C'est pour mon papa... » ou « C'est ma combine !... » quelle détente en ces jours de lamentations et de jérémiades !

Si cela ne vous suffisait pas encore, ne vous jugez pas incurable. Un philosophe du nom d'Azaïs, l'auteur de la loi des compensations, annonce et promet aux malchanceux la revanche d'un sort injuste, désormais orienté vers la chance.

Ayant cette certitude que du bonheur vous attend, vous vaincrez. Infailliblement. Avec le sourire, Harold Lloyd et Maurice Chevalier vous l'affirment, et aussi Saint-Granier. Sans connaître, pour l'amour d'une belle, les affres de l'homme aux lunettes agrippé à la corniche d'un gratte-ciel — *A la Hauteur*, vous jugez ! — « il suffit d'un rien » pour qu'à l'exemple de Pierre de Mirande, qui traversa *La Grande Mare*, une jeune et riche Américaine s'éprenne de vous — et vous d'elle — à moins que ce ne soit une petite personne, gentille tout plein : *Chérie*.

Et n' imaginez pas que ce soient là histoires pour grands enfants sages. Semblables choses arrivent dans la réalité, le cinéma se plaisant à transposer sur ses rubans de celluloid... la Vie. Ainsi, Maurice Chevalier, qui tou-

che, bon an, mal an, quelques millions — assure la publicité — connu de mauvaises passes avant de réussir, avant d'être ce garçon du *Petit Café* qui dépense... sa gouaille d'enfant de Paris. Quant à Charlot, nul n'ignore ses faméliques débuts. Aujourd'hui, son *City Lights*, recommencé cent fois, — pour ne dire... *Rien que la Vérité*, hum !... — loué d'avance à des prix forfaitaires jamais obtenus, dépasse en recettes l'imaginable, cependant que son auteur et protagoniste, s'il bénéficie des fameuses compensations, apporte en retour aux foules qui s'amusent de ses facéties, voire de ses larmes, le présent inestimable de la gaieté, de la bonne humeur, de la santé, sans pilules ni drogues amères...

C'est aussi la recette de Grock, auquel des esprits compliqués, épris d'antithèses, prêtèrent, comme du reste à Charlot, à tous les pitres et à tous les clowns, des intentions ésotériques qu'ils n'eurent jamais. Relisons, dans les « Mémoires » de notre compatriote, cet aveu dénué de rouerie et d'une droiture qui lui fait honneur : « Je veux, pour une fois, lever ma visière. Ni l'art, ni la philosophie ne m'intéressent ; je ne suis pas un intellectuel. Tout ce qu'on dit de moi, dans ce sens, est bien gentil, mais pas vrai : de la réclame habilement inventée, que mes aimables amis et protecteurs propagent sans penser à mal... Mesdames et Messieurs, je ne suis qu'un simple Jurassien du Jura bernois... Un système philosophique ? Je n'en ai point. Je comprends très bien ce que cela veut dire. Ne dépendre de personne, n'être à la charge de personne, c'est, si l'on veut, mon système. Mais ai-je besoin de l'expliquer en beaucoup de mots ? » Et maintenant, regardons-le à l'œuvre dans son film *La Vie d'un grand Artiste*. Sans doute, aux roses de la gloire se mêlent parfois les chardons de la douleur, mais chez cet excellent comique quel sourire malicieux, quelle bonhomie ! Lorsque, dans son célèbre numéro de music-hall, incorporé de point en point au film, il interroge : « Pourquoi ça ?... » et répond, faussement naïf : « Sans blague !... » c'est, à côté de ces deux trouvailles, encore une leçon qui invite à ne rien prendre au tragique et... à rire.

On ne peut toujours s'amuser, dites-vous, et il est des personnes qui, comme Margot, adorent le mélodrame.

Qu'à cela ne tienne. Le cinéma n'ignore rien des attendrissements réclamés par la foule, et s'il accompagne *Les Quatre Vagabonds* dans les cours, s'il suit Préjean et Anabella *Un Soir de Rafle*, il pénètre aussi dans ces milieux de la basse pègre londonienne avec *L'Opéra de Quat'Sous*, à propos duquel un critique enthousiaste écrivit : « Même ceux dont l'esprit se refusera à comprendre, subiront cette attirance poétique et cette impression cauchemaresque d'angoisse pesante et irréelle, encore accentuée par une musique bigarrée, morne et triste, et de-ci, de-là, des accords volontairement discordants. »

Non moins lourd d'atmosphère, ce *Faubourg Montmartre*, qui montre la prostitution guettant une jeune proie, personnifiée par la primesautière Gaby Morlay, la vedette d'*Accusée, Levez-vous !* — peut-être bien sa meilleure création. Et, comme Dante s'enfonça dans les sept cercles de l'enfer, descendons encore plus bas, jusqu'à cette maison de... joie, où *Tonischka* accepte, dans un immense et pur désir d'expiation, de devenir celle qu'on appellera désormais : « La veuve du pendu ».

L'enfer... « Dante n'avait rien vu », écrivit déjà Albert Londres à propos d'un reportage sensationnel. De fait, aucune vision ne l'emporte en horreur sur certains événements de la Grande Guerre. Ces faits « vécus », nous les retrouvons dans *Quatre de l'Infanterie*, *Un Soir au Front*, *Verdun*, *Souvenirs d'Histoire*, *Douaumont*, *A l'Ouest, rien de nouveau*. Ils sont atroces. Pourtant, ils vous rappellent, du poète, les « Rayons et les Ombres », les rayons : une boutade de « poilu » et c'est de la gaieté dans

l'angoisse ; un rire de jeune fille, de la fraîcheur dans la fièvre ; une aile de papillon qui palpite... du rêve qui s'envole, invulnérable, entre les shrapnels sifflant dans l'air embrasé. Ce rêve, vivre... Vivre encore ! Ah ! comme le cinéma nous le montre bien, nous le fait bien sentir, cet instinct puissant chevillé au corps de l'homme, et comme on aspire, après le déchaînement des forces de la mort, aux douceurs du temps de paix !

Alors, les ailes des *Anges de l'Enfer* ne s'ouvriront plus pour tuer ou se défendre, mais emmèneront aux pays inconnus les rêveurs semblables à ce *Marius* — de la pièce de Marcel Pagnol — qui, en face de l'amour, choisit de partir.

Partir ! — et c'est aussi un beau film, d'après le roman de Dorgelès. Pour aller où ? Dans les mers du Sud, vivre de la vie des indigènes, en dépit de la loi du *Tabou* ?



Georges Milton dans *Le Roi du Cirage*. (Pathé-Film.)

Ailleurs ? *L'Afrique Indomptée*, *L'Afrique vous Parle*, *Le Vrai Visage de l'Afrique* sollicitent votre intérêt, impriment sur la rétine de vos yeux d'inoubliables images. Peut-être leur préférez-vous la jungle de Sumatra, qui assista au meurtre de *Rango*, l'enfant orang-outang ? *Le Pôle Sud*, avec *L'Amiral Byrd*, *Le Pays du Scalp*, Madagascar, où se réfugia le réprouvé, au surnom de *Cain* ? sur *La Piste des Géants*, ou encore dans la brousse africaine de *Trader Horn*, le trafiquant ? Là, les « bêtes qu'on appelle sauvages », ironise finement André Demaison, se livrent des combats lorsque la faim les harcèle.

Sauvages... c'est vrai, moins, certes, que le *Mörder*, mis en scène par Fritz Lang, dans sa dernière production, ce « vampire » lâche qui, traduit devant un tribunal de voleurs et de mendiants pour répondre de ses crimes commis sur d'innocentes fillettes, défend, ses yeux pleins d'épouvante, l'infâme guenille qu'il appelle « sa peau ».

Non, ne demeurons pas sur cette impression halluci-

nante. Allons plutôt revoir — car on la reprendra — la série des films désopilants de Laurel et Hardy. Courons *La Folle Aventure*, et s'il plaît aux mystiques de connaître l'ambiance reposante des grandes cathédrales, *Le Rêve*, d'après le roman de Zola, les conduira jusqu'au pied des autels...

Ce film de Baroncelli sera-t-il le chant du cygne de Jaque Catelain ? — dont on annonce les débuts au théâtre. Qui le remplacera comme jeune premier photogénique ? Jean Weber, le presque trop joli duc de Reichstadt de *L'Aiglon*, ou Jean Noguéro, le Frédéric de *L'Arlésienne* ? Ou quel inconnu ?

Car, ainsi que chacun peut le constater, le cinéma est un ogre qui dévore les stars. La gloire, hier ; demain, l'oubli ; ou la rivale. A l'énigmatique Greta Garbo d'*Anna Christie* et de *Romance* (rôle de la Cavallini), on oppose une autre étoile : Marlène Dietrich, dont la célébrité, après *L'Ange Bleu*, fut quasi-foudroyante. Sous les longs cils, dans les prunelles mystérieuses de ces deux femmes, il y a du drame que trahit parfois une expression désabusée. Les yeux... des gouffres.

Plutôt que de s'y perdre, des artistes préfèrent s'élever jusqu'à *Mi-Chemin du Ciel*.

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles,
Aux sons du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles !

Moins ambitieux, moins égoïstes aussi, puisqu'ils rapportèrent, pour notre agrément, des vues admirables de la féerie blanche, le Dr Fanck, Leni Riefenstahl et l'aviateur Udet affrontèrent, eux, *Le Mont-Blanc sous le Ciel Etoilé*.

Sur cette sereine vision d'éblouissantes photographies de neige, et bien de saison, voulez-vous que nous restions aussi ?

* * *

Les beaux films... Que vous disais-je au début ? Ils sont trop, non pour les amateurs, mais pour les mentionner tous ici, et peut-être — je le déplore et m'en excuse — en ai-je omis par défaillance de mémoire. Quand je songe à tous ces « rêves éveillés » qu'offrent les écrans du monde, je ne comprends plus les fumeurs d'opium qui, pénétrant dans les paradis défendus, se contentent de visions fugitives, mal coordonnées, nébuleuses, imprécises et déformées, dégradant l'individu, le transformant en une loque sans autre ambition que celle de fumer encore, jusqu'à l'anéantissement de l'esprit et de la chair.

Le cinéma, lui, exalte. Il incite aux actions héroïques, se fait tendre et consolateur, moraliste, en punissant les coupables, instructif, — et j'en veux pour preuve les captivantes actualités sonores d'un intérêt constamment renouvelé — donne, en un mot, ce précieux goût de la vie qui fait les peuples sains et forts.

Puisse 1932 nous réserver, comme 1931, de belles après-midi, de beaux soirs, au cinéma ! C'est la grâce qu'à nous tous, je souhaite !
Eva ELIE.

EN PRÉPARATION : LE VADE-MECUM INDISPENSABLE DE TOUS LES CINÉMATOGRAFISTES SUISSES :

CINECA

PRATIQUE ET COMPLET. — FORMAT 9×15 cm.

Pour tous renseignements, annonces et Informations, s'adresser à **W. PREISS, Stüssistrasse, 66, ZÜRICH 6.**